

SUZANNE MOITIER

# LE DRAGON DU LAC

roman

*nrf*

GALLIMARD







**LE DRAGON  
DU LAC**



SUZANNE MOITIER

# LE DRAGON DU LAC

roman

The logo for the publisher NRF, consisting of the lowercase letters 'nrf' in a stylized, cursive script. The 'n' and 'r' are connected, and the 'f' has a long, sweeping tail that curves back under the 'r'.

GALLIMARD  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>

*Cinquième édition*

Extrait de la publication

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-  
Navarre dont vingt numérotés de 1 à 20, et cinq,  
hors commerce, marqués de A à E.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays y compris la Russie.*

© 1957, Librairie Gallimard.

*A celle qui fut le vivant modèle de FLORENCE.  
En témoignage d'une juste gratitude.*



## I

Florence regardait approcher Richard. Il avançait lentement en contournant les groupes mouvants qui encombraient le quai. A quelques mètres d'elle il entra dans le champ d'un projecteur et elle distingua l'expression du jeune visage.

— Comme il dissimule mal sa joie...

La douleur qui la brûlait depuis plusieurs semaines, un moment émoussée par la fatigue née de l'interminable attente, retrouvait l'acuité des plus sombres heures.

— Je l'ai vue, cria Richard, elle va descendre sans attendre que je puisse monter à bord. C'est mieux. J'ai retenu un porteur. Cabine 206.

Il saisit le bras de Florence, effleura la tempe pâle d'un baiser rapide.

— Venez rejoindre les autres, ma Kélia, et ne soyez pas triste.

Florence donna vers la droite un coup de menton incertain.

— Ils sont là-bas, dit-elle.

Richard l'entraîna à travers la foule qui se pressait devant le paquebot ruisselant de lumière. Sur l'eau noire et la nuit éclatait la blancheur du grand navire élégant dont les quatre ponts superposés étincelaient d'électricité. Une seule note

ardente flambait tout en haut de l'immense cheminée, l'écusson rouge et noir de la Compagnie.

Avant de sortir de la zone lumineuse, Florence s'arrêta, se retourna, leva vers le paquebot un visage meurtri que creusaient durement les ombres et les lumières. Elle s'inquiétait :

— Comment est-elle ? Que m'apporte-t-elle ?

Et s'effrayait de sa disgrâce.

Le *Cornouaille* avait accosté avec plusieurs heures de retard, et Florence, aiguillonnée par l'impatience et l'appréhension, avait erré dans les rues étouffantes qui s'étendent entre l'Avenida Rio Branco et la rue Uruguayana. La chaleur avait collé sa robe sur son corps robuste, effacé et redessiné maintes fois les larges taches que la transpiration mettait aux omoplates et aux aisselles. Chaque minute écoulée était en même temps un tourment et un sursis. Sa lourde lèvre inférieure, plus pesante encore de colère contenue, le cœur hésitant devant la lave de ses sentiments, Florence attendait sa jeune belle-fille inconnue.

— Faites-vous belle, ma Kélia, avait conseillé Richard. Et elle s'était faite belle pour impressionner Thérèse. Belle à sa façon qui ne comportait ni mesure ni discrétion. Avec sa robe rouge, ses bijoux audacieux, trop massifs, trop nombreux, son visage hardi, violemment fardé, elle ne manquait pas d'allure, se croyait distinguée, n'était que singulière. Une étonnante coiffure la couronnait de tresses encore blondes, accusant dangereusement les traits épaissis par l'âge, les pâles yeux globuleux, le défaut de la lèvre charnue que les dents poussaient en avant.

Sur ce quai familier de Rio, dans la chaleur poisseuse de la nuit d'été, son mari, ses enfants, l'entouraient comme des suivants, guettant ses paroles, épiant son visage, chacun en secret redou-

tant un éclat, quelque sursaut de sa nature rebelle que nul souci de pudeur, jamais, n'engageait à sceller son tourment ni à discipliner l'expression de ses plus intimes sentiments.

Car chaque fibre de Florence refusait l'intruse. Elle n'était qu'instinct et passion. Combien de fois depuis le retour de France de Richard, sa voix pathétique s'était-elle élevée pour protester, sur le mode lyrique qui lui était habituel ?

— Chéri ! Toujours je t'ai aimé plus que mes autres enfants. Tu étais le plus beau et le plus tendre. Ma vie a souvent été décevante, tu le sais. Ton père n'était pas à ma mesure. C'est un petit homme !

Florence lançait un rire de gorge, gras, hennissant de mépris.

— C'est un petit homme. Mais toi, tu m'as toujours comblée. Et depuis de longues années, j'ai bâti mon avenir mêlé au tien.

Interminablement, elle lui rappelait ses caresses d'enfant, et une promesse ancienne de ne jamais l'abandonner, et, pour mieux la choyer, de ne se point marier.

— Maman, protestait Richard, j'avais treize ans alors. J'étais un collégien solitaire, séparé de tout ce qu'il aimait.

Florence obstinée secouait la tête, reprenait sa plainte aveugle, et Richard, bien qu'il s'en défendît, éprouvait un obscur sentiment de culpabilité devant les larmes intarissables.

— Pourquoi ? Pourquoi admettrais-je qu'une étrangère me prenne mon fils ?

Sur les traits tourmentés luttait la bravade et l'affliction. Et le défi qui durcissait sa voix disait assez que pour elle, nul argument ne justifierait jamais semblable spoliation.

Rien ne semblait capable d'endiguer son désespoir, ni patience, ni raisonnement, ni protestations

de fidélité. Richard s'épuisait sans la convaincre.

— Personne ne nous séparera, ma Kélia. Ma tendresse pour vous reste intacte et nous vivrons encore très près l'un de l'autre.

— Séparés, précisait Florence, séparés à jamais!

Elle pressait son visage dans ses mains jointes. D'autres mères connaissaient-elles cet arrachement lorsqu'un fils trop aimé leur échappait? Hors Richard, tout lui devenait indifférent. Ses autres enfants que nul ne lui disputait, apparaissaient soudain lointains, irréels, silhouettes estompées à l'horizon de son amour maternel.

Ce soir encore ses yeux qui ne quittaient pas Richard, ignoraient Clarisse et Lucien. Clarisse, ravissante fille longue et claire, sans relâche hantée par le sentiment de sa beauté; Lucien, petit, trapu, bronzé, les yeux bridés, le poil noir et dur dressé en une courte brosse. Près de lui, son frère et sa sœur rayonnaient d'une beauté nordique. Un peu en dehors du groupe se tenait Michel, le mari, taciturne, ascétique et distingué, le menton orné d'une barbiche de chèvre, fermé depuis longtemps sur d'hermétiques rêves intérieurs, depuis longtemps résigné au rôle de figurant qui lui était imposé.

Charitable et prudent, Richard s'efforçait de maintenir sur son visage le masque impassible de l'indifférence. Il espérait naïvement désarmer sa mère en montrant un visage lisse que l'arrivée de Thérèse ne troublait pas. Sa joie, d'ailleurs, se perdait dans des remous d'angoisse. En dépit de sa volonté, la perspective de l'imminente confrontation creusait ses traits purs, mettait un cerne sombre sous les yeux, signes évidents d'émotion qui n'échappaient pas à l'observation jalouse de Florence.

A cet instant désiré où il allait enfin retrouver sa jeune femme, Richard regrettait soudain qu'elle

n'eût pas retardé son voyage. Il aspirait à profiter encore de quelques jours de répit, essentiels peut-être pour apaiser l'effervescence maternelle. Ne devait-il pas compter avec une souffrance qu'il ne pouvait nier ? Et depuis des semaines, la voyant évoluer, se développer, se répandre en gémissements et en pleurs, il ne savait plus dire si elle était monstrueuse ou légitime.

Thérèse lointaine, quoique bénéficiant du mirage de l'absence, demeurerait la source des larmes qu'il essuyait. Au sentiment de culpabilité que faisaient naître les sanglots de Florence, se mêlait l'image de la jeune femme souriante. Malgré lui, il avait pour elle une pensée colorée de ressentiment qu'aussitôt il désavouait. Cependant, lorsqu'il reconnut, penché au-dessus de la lisse, le sourire bouleversé et resplendissant de Thérèse, sa joie brusquement gonflée refoula les craintes jusqu'alors toutes puissantes. Pendant qu'ils échangeaient de bas en haut quelques mots criés à pleins poumons — le numéro de la cabine et celui du porteur — il cédait joyeusement à l'impulsion de l'optimisme. Des arguments, dont l'ingénuité l'eût fait sourire cinq minutes auparavant, imposaient brusquement leur évidence : sa mère qui l'adorait voudrait le bonheur du fils aimé... et Thérèse, intelligente et diplomate, ne saurait manquer de désarmer une animosité somme toute sans fondement.

Revenu près des siens, en attendant que fussent libérés les passagers retenus à bord par les services de police et de santé, il eut un mot entre tous malheureux. Enclin par sa nature essentiellement mobile à suivre la disposition du moment, il se reprochait d'avoir trop longtemps cédé à l'équivoque tentation de dramatiser un banal conflit. La réalité, sans aucun doute, se révélerait plus amène qu'il ne l'avait prévue. Toute proche, déjà perceptible, bourdonnait une symphonie sentimentale

à trois dominantes : Florence, Thérèse et lui-même. Il oubliait son constant souci de prudence. L'optimisme brisait l'indifférence qu'il affectait. Il posa la main sur le bras de sa mère et s'exclama étourdiment :

— Comme nous allons être heureux, ma Kélia !

Florence détourna les yeux, glacée par un cri qu'elle supposait jailli de l'égoïsme du couple et qui la bannissait des rivages heureux. Le débile embryon de bonne volonté qui luisait par intermittences au creux de sa passion, la déserta pour longtemps. Lucien ricana. Clarisse ouvrit grand d'inexpressifs yeux bleus. Richard distrahit poursuivait des souvenirs aimables.

Son premier « vrai voyage » en France — le premier qu'il y avait fait seul et adulte — s'était déroulé sous le signe juvénile de l'enthousiasme. C'était plein de ferveur qu'il avait quitté Tupamba, la fazenda familiale où les courtes journées tropicales tissaient sans hâte une vie chaude et désœuvrée ; où les heures s'emplissaient miraculeusement d'un infime soupçon d'activité.

Il avait découvert la France dans une constante allégresse. Fait connaissance avec une puissante tribu d'oncles, de tantes et de cousins, avec Paris et la politique partout présente, avec la variété divertissante des fromages et des vins... Il avait visité la vieille demeure familiale de Touraine, charmante et désuète, la Bretagne, la Provence. Il avait aimé les discussions passionnées des adolescents philosophes ou artistes de tous bois, les conférences en Sorbonne, les concerts de musique classique... Il avait enfin rencontré Thérèse qui était étudiante.

— Quelle fille, disaient les copains, c'est une flamme.

Richard pensait qu'il ne connaissait aucune fille

aussi paradoxale, à la fois frémissante et secrète, véhémente et silencieuse, qui jetait dans les discussions, d'une voix unie, Dieu, le Diable, les Morts et les vivants.

— Comment retenez-vous ce fatras de citations? Thérèse riait.

— Pas fait exprès, disait-elle.

Revenant d'une plage bretonne, Richard l'avait trouvée « tout algues et goémons ». Inexplicablement ces mots lui semblaient évoquer très précisément la jeune fille : la longue chevelure lisse et les prunelles d'océan, l'audace des paradoxes et la fougue d'une sincérité qui admirait ou s'indignait avec violence.

Ils marchèrent côte à côte le long des quais d'Avril, contemplèrent la nuit Notre-Dame sculptée à neuf par une savante lumière, écoutèrent des messieurs convaincus parler des mystères de la vie sous-marine, des problèmes de l'Inde moderne ou des mœurs probables des peuplades primitives de Tel-Abou-Matar. Ils s'abreuvèrent à toutes les sources par définition intellectuelles, et surtout, inlassablement se racontèrent. Un néo-freudisme d'occasion les aidait à imaginer les ressorts secrets. Thérèse savait écouter, et nulle autre occupation ne lui paraissait aussi digne d'intérêt que l'exploration de la complexe personnalité du garçon blond comme un Viking, mais paré de l'exotique prestige tropical.

— Vous êtes un cas, disait-elle sans rire. Elevé hors du temps, l'heure est venue de prendre conscience de vous-même.

Richard goûtait sans restriction les joies vertigineuses réservées aux néophytes de l'introspection. Il s'émerveillait de se découvrir si riche et si subtil, et admirait Thérèse, plus familiarisée que lui avec ces jeux, de suivre avec une apparente logique le labyrinthe compliqué des chemins cachés.

Narcisse inconscient il se contemplait en elle et la trouvait unique. Bien entendu, chacun d'eux était unique — grisante certitude qui les portait loin du grouillant troupeau.

Suspendue aux lèvres de Richard, Thérèse exigeait encore et encore qu'il décrivît le Brésil, mystérieux et fascinant, son enfance à la fazenda, ses amis, sa famille. Avec des mots chaleureux, il peignait Tupamba, allongée au bord du lac de montagne, vaste étendue de terre vierge à la lisière de laquelle, prudemment, se tenait la maison à colonnes, « style colonial » réglementaire.

Il racontait comment les trois enfants insouciants avaient grandi librement, à peine plus disciplinés que les jeunes « caboclos » (métissés de Noir et d'Indien) qui partageaient leurs jeux. Des longs bains hérissés d'éclaboussures sonores, des heures miroitantes de nonchalant canotage, d'interminables galops au long d'étroits sentiers, remplissaient leur vie paresseuse.

— Et vos études ? interrogeait Thérèse.

Richard cessait de sourire au passé. Il n'avait jamais pu s'accoutumer à l'affligeante routine du collège de Rio où il avait languï en compagnie de Lucien. Les vacances seules lui redonnaient la joie de vivre, qui le ramenaient à Tupamba, à la grande maison sombre et fraîche, à l'enchantement du lac et des prairies. Par boutade, il prétendait n'avoir rien appris au collège, sinon la science raffinée des lectures clandestines. A Tupamba, il lisait beaucoup, jeté au fond d'un vieux hamac décoloré, jadis rose et vert, une jambe à gauche, une jambe à droite, et la tête en contre-bas. Thérèse admirative, s'étonnait de n'avoir pas découvert pour son propre compte, une posture si évidemment confortable. Le vieux hamac la séduisait autant que le lac de cobalt ou les libres savanes.

La fin de l'année scolaire approchait. En juillet

au plus tard, Thérèse devait quitter Paris, rejoindre la petite ville de son enfance où l'attendait une vieille femme impatiente. Richard commençait à parler de son prochain départ.

— Marionons-nous.

— Quand ? demanda simplement Thérèse.

— Mais, tout de suite.

— Si vite ? Que dira grand-mère ?

Seule parente qui lui restât, tutrice débonnaire, gémissante et docile, la Bonne-Maman vivait au seuil de la ville-morte, recluse volontaire et active, à l'abri des haies centenaires du jardin ordonné autour du bosquet de magnolias.

La jeune fille présenta Richard. Et Richard, sur-le-champ entreprit de conquérir l'aïeule. Il lui était intolérable qu'un cœur féminin lui fût hostile, et celui-ci, nécessairement devait céder à son charme.

... Bonne-maman par-ci, Bonne-maman par-là. Un coussin sous vos pieds. Quelques fleurs pour votre chambre. Des bonbons rafraîchissants... Parlez-moi de votre fils. Comment était-il, le père de Thérèse ?

Puis il parlait de la grande ferme au bord du lac. La fazenda Tupamba. Tupamba qui signifie : Possession du Seigneur, en langue guaranie.

A mesure qu'il décrivait le panorama familial, à la fois touffu et brûlé de soleil, un tout autre paysage se dessinait dans l'imagination de la vieille dame. Il disait fleuve, et pour elle coulait une eau calme entre des rives fertiles. Quand il disait forêt, elle voyait une forêt soignée comme celles de l'Île-de-France, sur lesquelles veille depuis des siècles une armée de forestiers — paisibles et amicales forêts coupées de sentiers moussus et de clairières où brille parfois la tache redoutable d'un pied de digitale. Quand il disait troupeau, elle contemplait de solides vaches blanches et

noires aux flancs rebondis, aux mamelles gonflées, et le paysage en elle, devenait plus vert, plus normand enfin. Quand il disait nos domestiques, couraient derrière ses paupières, de robustes corps sombres vêtus de toile blanche immaculée. Les grosses mains efficaces s'affairaient à leur besogne dans la pénombre des pièces préservées, derrière leurs volets pleins à l'ancienne mode, percés vers le haut d'un cœur de soleil. Elle construisait à son usage un univers rassurant, confortable et simple, dans lequel, ici et là, bananiers et palmiers introduisaient artificiellement l'indispensable note tropicale. Elle ne soupçonnait pas l'exubérance dévastatrice des végétations sauvages, ni le feu du soleil, ni la décourageante apathie des caboclos, contre lesquels s'usent les énergies et les capitaux.

Richard parlait aussi de sa famille. La vieille dame, l'attention en éveil, derrière les rassurantes paroles, épiait l'hésitation, la brisure de l'accent qui lui révélerait une parcelle de la vérité de ces inconnus. Mais la voix du jeune homme était sans faille, résolument satisfaite.

Son père, le meilleur des hommes, ne se mêlait guère à la vie familiale. C'était un rêveur qui vivait le nez dans ses paperasses. Un peu casse-pied parfois, mais si gentil.

Lucien avait un cœur d'or. Dilettante et lunaire, il peignait, et pas mal du tout. Des paysages, des natures mortes. Il grattait aussi la guitare.

Clarisse était une enfant qui ne savait qu'être ravissante. Au Brésil, ce n'était pas comme en France. Les jeunes filles faisaient rarement de véritables études. Elles apprenaient, avant tout, à être jolies et à plaire.

Rien de tout cela ne paraissait très sérieux, et la vieille dame, loin de se sentir rassurée par ces caractères idylliques, s'inquiétait de n'entendre décrire que des êtres résolument charmants et



SUZANNE MOITIER

## LE DRAGON DU LAC

Richard Cormier, jeune homme de 22 ans dont la famille s'est fixée au Brésil, a rencontré au cours d'un séjour à Paris, une jeune fille de 18 ans, Thérèse, dont la vivacité intellectuelle l'a séduit. Ils se sont mariés et Richard emmène sa jeune femme à Tupamba, sur les bords d'un lac lointain, dans la propriété de ses parents. Aussitôt, et avec une violence qui ne fera que croître, la tragédie éclate. En effet, la mère de Richard, Florence, a pour son fils une passion véhémement, quasi incestueuse. C'est une sorte de génitrice barbare, et sa bru, naturellement, lui apparaît comme une rivale.

Thérèse décide de résister avec dignité, elle devient hautaine, froide et s'efforce de se maîtriser. Richard essaie de concilier les deux amours : celui que lui porte sa mère et celui qu'il éprouve d'abord pour sa femme. Mais il est aveugle au point de voir en Florence une créature exaltée, généreuse, alors qu'elle n'est qu'une femme possessive et cruelle. Elle ne cesse d'offenser Thérèse de la façon la plus grossière et de lui susciter des rivaux qu'elle pousse dans le lit de son fils. Thérèse, repliée sur elle-même, s'aide de souvenirs, de lectures, observe la vie du "mato" qui l'entoure, où tout lui semble étrange et fascinant. Elle trouve un allié en son beau-père, Michel, vieil homme volontairement effacé, étranger, qui s'est réfugié dans la théosophie et le spiritisme.

Après une guerre tantôt violente et tantôt sournoise, Florence porte à Thérèse un dernier coup : la jeune femme est attirée chez un médecin marron qui tue l'enfant qu'elle portait - l'enfant, suprême rival ! - Thérèse décide de fuir Tupamba. En apprenant ce départ, le vieux Michel se suicide.

Avec *Le Dragon du Lac*, Suzanne Moitier a fait un "roman en forme de corrida". C'est dans un duel à mort que s'affrontent ses deux héroïnes, duel conduit avec une force et une autorité que l'on ne trouve pas souvent chez les jeunes romancières.